

Ma Calédonie Nouvelle

J'tente ici de faire le bilan de 30 années de respiration, d'une histoire viscérale avec ce pays parmi tant d'autres. C'est avec beaucoup d'humilité que je le fais car je sais qu'ici, il y a des livres plus volumineux, plus denses, plus anciens voire même des encyclopédies. Et j'excuse mon initiative auprès de ces personnes.

J'ouvre ainsi mon livre calédonien.

Et ce qu'il faut savoir, ces mots sont ceux du ventre, du cœur, de l'esprit et du sang. Je ne me rappelle pas du jour où je suis né. Mais le chapitre de mon enfance et de mon adolescence retiendra ces gosses de quartiers issus de tout horizon, qui très jeunes se sont interdits de parler de politique et de religion. Ils n'avaient qu'une chose en commun, la jeunesse pour quotidien et le fantasme du lendemain pour de meilleurs jours. Cet imaginaire fut gagné par l'incertitude du futur, par l'exploration de la société au fur et à mesure que s'étendaient les murs du quartier. Les loups sont sortis de leur tanière et certains crocs se sont aiguisés sur les barreaux de Nouville.

Aux bêtises quelquefois indécrites, le reggae s'abattait dans les relations comme une douceur d'être. **On vivait l'espace car on prenait le temps.**

Aujourd'hui la petite bande vit le temps, et paraît furtive dans l'espace. Elle écoute du son linéaire, répétitif et rapide comme si soumis à une course, il fallait qu'ils bougent, fassent quelque chose, comme si le « faire » est synonyme de vie de qualité.

Le temps semble soumettre, et avec ce genre de contrainte, **on finit par faire pour faire, sans en déchiffrer le sens des actions... et de son existence.** Où est donc l'ennui qui appelle à se poser un instant, à se rendre contemplatif de ce qui nous entoure, à en saisir la beauté, à se contenter du lieu et de l'instant, à l'heure où l'insatisfaction se saisit de tout. **Voilà ce que je vois : au bout de trente ans, la fascination humaine n'a plus le rêve pour but mais l'évasion pour moyen. A cette interprétation, il me semble que la vie ne se délecte plus par les sens, elle se détecte par les manques. C'est amusant de croire qu'on est maître de notre vie quand elle en est notre propre maîtresse, à supposer qu'on réalise son rêve quand il ne se fait jamais attraper. L'Être s'est fait avoir. Ou encore, l'Avoir a délavé l'Être.**

Je remarque aussi autre chose. Enfant, je me suis imaginé enregistrer sur mon porte-cassette –l'ancêtre du i-phone-un « bonjour » convivial et déterminé. Car si je me souviens bien, à chaque fois que l'on croisait une personne, la lèvre supérieure se levait en même temps que l'un des bras, voire les deux, accompagnés des mots suivants : « Il est ban ou quoi ? ».

Je ne sais si les gens en face l'avaient goûté mais ce comportement était contagieux et paraissait avoir contaminé l'ensemble de la population. Et à bien y regarder, cette maladie paraît avoir été éradiquée par la dengue et la gratte. Car plus ces maladies prennent de l'importance dans nos corps et dans nos têtes, plus la Bonjourite disparaît.

Il y a même une autre nouvelle maladie, la regardite. Regarder et être regardé a tout un sens existentiel, il permet à certains de se sentir vivants. Il arrive que d'autres contraignent parfois autrui pour y cristalliser le cristallin. Alors des corps qui se devraient être gagnés par la fougue de la jeunesse, traversent le passage pour piéton d'une façon lente, provoquant l'immobilité de l'automobiliste. Il semble que ce soit une façon d'interpeller l'autre pour exister. D'autres encore, font du bruit pour intercepter des yeux qui tenteront d'entendre ce que les oreilles tenteront de voir. A bien des années où la tête était ornée d'un casque appelé walkman servant de moteur pour les jambes, la voiture est une boîte musicale qui fait bouger le tympan social pour affirmer la présence de toute une population. D'autres encore interprètent les regards comme un élément vital et mortel, pouvant porter atteinte à sa propre vie. L'œil peut-être jugeant, pesant, contraignant, dévalorisant et déstabilisant qui ramènent parfois les bonnes initiatives à leur état initial d'idées, de concepts, de mots pour finir en lettres dans une bouteille jetée à la mer...ou dans la vitrine de la mairie. Car en conséquence, on finit par attendre de l'institution ou encore des autres plutôt que de soi pour organiser son quotidien. C'est le comble de l'égoïsme car dès qu'il y a quelque chose pour soi, on le garde si précieusement par peur d'en être délesté, privé et frustré. Le bénévolat vole bas et le sens social socialement censuré en chacun rebondit dans les institutions.

Autre caractéristique- c'est que toute génération a fait le choix de la liberté. Mais à l'heure actuelle, cette jeunesse paraît confrontée à la liberté de choix. Quel chemin choisir nous demande-t-elle ? Il paraît beaucoup plus facile d'emprunter un sentier déjà balayé que de se faire son propre chemin. Mais il n'est pas simple en tout cas d'affirmer la chose suivante : Comment le faire ?

En tout cas, il ne faut surtout pas croire à une jeunesse perdue dans une grande généralité.

Les jeunes inventent et innovent dans l'espace public. Cette production culturelle peut-être désignée comme une perte de repères pour certains, incompréhensible voire troublante pour une partie de la population dont le modèle social et culturel référent mute, s'inscrit en mémoire, ne se voit et ne se vit plus ou peu auprès de la génération montante. **Dans un monde où tout vacille, nous faisons-nous confiance : d'abord à soi et aux autres ensuite ?**

En somme, l'ouverture sur le monde se traduit au niveau du paysage de la génération la plus jeune, exposant des figures aperçues dans les grandes mégapoles et désormais présentes sur la place des cocotiers. L'Amérique latine, de par ses feuilletons télévisuels, a dépassé le seuil des cases à Lifou pour y remplacer le feu.

C'est la mondialisation, et la mondialisation c'est cela : c'est le rapprochement des espaces et l'émergence d'une multitude d'identités là où on croyait appartenir exclusivement à une communauté d'origine.

Pas besoin de faire des statistiques pour se rendre compte que la Calédonie a parcouru en quelques années ce que le reste du monde a fait en plusieurs siècles. Dans une société qui se meut plus vite que son ombre, comment saisir les repères de ce jour, quand ils sont déjà d'une autre époque demain ?

Toutes les embarcations de nos anciens ont rejoint l'océan de l'économie mondiale, et les vies fluctuent selon le climat du marché. Pour faire face à ces caprices météoroéconomiques, on a inventé la prévention mêlée à ce qu'on appelle le principe de précaution : le « projet ». **Il faut se projeter ou dire « pro, je serais ! ».** Ceci indique que chacun est seul acteur et auteur de sa vie. On se doit de s'organiser, on se doit de vivre le temps et dépasser une conception de vie jusqu'alors basée sur l'espace.

Le fameux projet se voulant être une alternative à l'incertitude du futur, a eu pour effet pervers de provoquer encore plus d'imprévus dans les vies de nos jeunes gens. En effet, comment se construire quand on ne sait qui on n'est. **Faire le projet de sa vie quand on est au début d'une vie en projet, ce n'est pas simple !!!**

Ensuite observant les jeunes adultes, il semble que l'économie invite mécaniquement les hommes à se définir par rapport au degré de réalisation de leur rêve.

L'idée de la réussite économique exige des hommes un dur labeur, une ingéniosité, une stratégie, une volonté, une motivation, une capacité à lire le temps, à produire en temps et en heure, à supporter une pression due à la course aux résultats, savoir l'actuel, comprendre le monde en même temps qu'on y saisit sa vitesse. Enfin, bref, on finit par croire qu'on attrape le monde alors que celui-ci nous happe. **La Calédonie n'est plus une île, elle est un quartier du monde dont le centre -Pékin ou New-York- tourne plus vite que la terre.**

Et dans son ouverture, elle invite le monde dans toute sa contradiction au même titre qu'elle révèle celle des habitants du pays. **J'dirais plutôt « complexité ».** Car la contradiction, c'est de la complexité non-assumée... Et pour effet pervers, c'est le complexe bien affirmé qui guette. **A cet effet, un certain Calédonien ne paraît plus se situer « entre tradition et modernité » comme la mode l'impose au mode de pensée courant, mais est traditionnellement moderne.** C'est-à-dire que comme tout jeune dans le monde, il est de tradition de tenter d'être reconnu dans l'espace public, de revendiquer sa place, d'inscrire sa spécificité... et de faire en sorte que la société ressemble à soi.

Mais les Calédoniens font-ils confiance aux Calédoniens ? L'Homme se fait-il confiance dans un monde où tout vacille ? **Bien souvent on a tendance à considérer l'autre comme un problème pour soi plutôt que comme un partenaire, et de se considérer soi, comme une ressource pour soi-même et pour les autres.**

En tout cas, lorsque je discute avec mon pays, il brille en mon fort intérieur de toute sa complexité : « C'est clair, aujourd'hui, il paraît me ressembler en même temps qu'il me paraît tellement différent. »

Il me ressemble dans la mesure où je vois les corps, le sang et les esprits se mélanger. La preuve en est que la logique métisse prend une ampleur de plus en plus importante, au point que ce n'est même plus les politiques ou les médias qui dictent leur représentation de la société mais la génération montante qui s'y pose.

Finalement, le monde ressemble plus à cette jeunesse qu'il ne nous ressemble. La jeunesse du pays est métisse et ne se demande si elle vit l'autre, elle l'est déjà. **Il y a autant de métissage que d'habitants sur cette île.** Cette aspiration est déjà bien plus qu'une volonté, elle est une réalité aisément instaurée. Tout le monde est métis, tout le monde vit l'autre ou veut le vivre : un gros qui voulait être maigre, un pauvre qui voulait être riche, une brune qui voulait être blonde, un gaucher à qui on a demandé d'écrire avec la main droite, Michael Jackson... Peut-être, il est là le problème, on cherche à être l'autre. Où est l'idée et le sentiment du contentement. Acceptons notre métissage plutôt que de se courir après. Certains disent que c'est la solution au bien-être de la société... Pour certains, ça a l'air d'être le problème si et seulement si la personne ne s'accepte telle qu'elle est. Comme quoi la réponse sociale n'est pas institutionnelle, elle est en chacun de nous.

Et le « Vivre-Ensemble » - cote-à-côte ou les uns sur les autres ? Et puis peut-être que cela fait longtemps que l'on vit ensemble !? Oui mais... comment ? Finalement, ce qu'on a en commun, ce sont nos différences... C'est une évidence, c'est un fait HUMAIN.

Faut-il le reconnaître et pas seulement le connaître !

Mais voilà la question : Pourquoi depuis tout ce temps me suis-je arrêté à une Calédonie contradictoire plutôt que complexe ?

Premièrement, il faut comprendre qu'en s'ouvrant au monde, les uns et les autres ont besoin de se photographier un instant et de comprendre leur portrait culturel. Ainsi face à une dimension économique dessinant l'homo economicus comme un modèle mondial à imiter, les hommes ont besoin de s'interroger sur ce qu'ils sont. Ainsi, plus la population semble se rassembler au profit de ses ressemblances économiques, plus elle s'installe dans un besoin de distinction culturelle, de différenciation et de démarcation. L'économie interroge l'Homme : « **Pour exister : faut 'il s'opposer ou s'épouser ?** »

Deuxièmement, et en conséquence de la première, il semble que la Calédonie offre l'image d'une société binaire. Cette binarité traduit une organisation sociale au carrefour d'enjeux économiques et identitaires, mêlant :

- des objectifs électoralistes (indépendantiste/non-indépendantistes),
- culturalistes (culture océanienne/culture européenne),
- ethno-communautaire (communauté kanak-communauté européenne et autres),
- constitutionnels (Kanaky/Nouvelle-Calédonie),
- historiques (indigènes-colons)

- juridiques (citoyens calédoniens-citoyens français)
- économiques (riches-pauvres)
- géographiques (nord-sud/est-ouest)

Toutefois et en analysant ces oppositions, **il est facile de comprendre qu'il s'agit là d'une conséquence d'une société en quête de sens. Quel est le projet politique qui inculque le sens politique ? La Nouvelle-Calédonie est une belle jeune femme à l'esprit tourmenté comme tout adolescent...qui se cherche et cherche un sens à son existence.**

Cependant, tout dispositif d'accompagnement d'un point de vue philosophique sélectionne naturellement. Et en ce sens, si le projet a une capacité fédératrice, offre du sens, de la motivation, il n'en est pas moins soumis à la nature humaine qui l'accepte ou qui le rejette.

Où se reconnaît donc « l'Homo Calédonicus... l'Homme tout simplement ? »



Tapa Vu, Picassiette, 2012

La Croyance. Elle appelle le poète et fait émerger l'Homme : « Croire » : C'est se souvenir du monde. Alors quelles sont les croyances propres à chacun ? Et bien plus que cela, comment cette terre du pacifique s'est laissée voir aux hommes, comment a-t-elle imposé la façon dont elle voulait se laisser voir, approcher et pénétrer. Elle a dicté non seulement aux premiers hommes une vision spirituelle, et à tout nouvel arrivant, elle s'est ancré dans ses viscères, résonne dans sa poitrine et l'oblige à se penser comme le garant d'un confort et même de flirter avec l'idée du bonheur. Il est difficile de quitter cette terre car elle se dévoile intimement : Comment vivons-nous intimement cette terre ? Comment cette terre se laisse-t-elle croire ? Et c'est en ce seul sens, que les uns et les autres pourront se reconnaître en tant qu'Homme...**Est-ce ici la question du mythe fondateur offrant l'image d'une révolution calédonienne qui peut apparaître comme une révolte dans les esprits et une révélation dans les cœurs.** Elle nous interroge sur nous-mêmes, nous fait voir l'homme en nous et nous fait voir l'autre en soi. **La croyance connecte l'homme à lui-même.** Car dans une société qui désacralise le monde, la croyance le réenchante et fait réapparaître le poète.

Mais à l'heure actuelle : Forme t'on des Hommes, des Techniciens ou des consommateurs ? »

« Nous n'avons pas bien compris Jean-Marie lorsqu'il affirmait : parler d'homme à homme, de cœur à cœur et de représentation du monde à représentation du monde. »

On y arrive de toute façon car la Calédonie actuelle incite à ce que chacun s'accepte soi dans le monde. **Dans un monde où tout vacille, c'est le temps de la compréhension de soi qui fait plus problème que l'incompréhension de l'Autre.**